









































Un casque d'or couvrait son front et haussait sa gracieuse stature. Sur sa poitrine, au parfum de musc, scintillaient les écailles d'argent du vêtement guerrier. Ses jambes étaient nues et ses pieds serrés dans des brodequins brodés d'or.

— Quelle est la cause de ce tumulte, Aristatalis? dit-il au vieillard.

Aristatalis leva les épaules comme un homme qui ignore; mais à ce moment, un soldat, tenant d'une seule main sa lance et son bouclier, accourait vers la tente du maître.

— Roi, dit-il à Iskender, en s'agenouillant à quelques pas du divin jeune homme, je suis porteur d'un bon message. Ta glorieuse mère, la royale Nahid, a suivi la route qui sépare de ton camp victorieux Ammourieh, ta capitale. Elle vient d'arriver; c'est pourquoi les trompettes ont sonné.

— Ma mère? Est-il possible! s'écria Iskender, surpris et joyeux, cours, Aristatalis, cours vers la veuve illustre de Pheïlékous, et conduis-la auprès de moi.

Aristatalis, avec la hâte mesurée qui convient à la démarche des philosophes, se dirigea vers la partie la plus tumultueuse du camp, cherchant l'ombre des tentes, et, au moyen de son livre,

















































































— Qu'as-tu donc, ô le plus sage des hommes? demanda Iskender.

— Je suis comme si j'allais mourir, dit le philosophe d'une voix lamentable. Il me semble que des armées de rats me rongent les entrailles, et ma tête est près d'éclater.

— C'est sans doute l'espérance trop violente de mon prochain triomphe qui te met dans cet état. Mais la promenade que je te ferai faire tout à l'heure te remettra, assurément.

— Tu ne penses pas sérieusement à l'embarasser d'un vieillard tel que moi? dit Aristatalis d'une voix qui, malgré lui, s'entrecoupait.

— Ta modestie te fait honneur; les vieillards tels que toi sont des hommes à l'apogée de leur vie et pleins de force encore. Si tu avais des cheveux, ils seraient gris plutôt que blancs.

— Blancs! blancs! grand roi! ils seraient blancs comme la neige.

— Enfin, j'ai besoin d'un historien, et, pour bien raconter et bien décrire, il faut avoir vu.

— J'ai la vue mauvaise, dit Aristatalis.

— Pas du tout; tu déchiffres sans effort les manuscrits les plus compliqués, et tu reconnais à la distance d'un farsang les gens qui te veulent du mal.

















































frissonnait dans l'appréhension des blessures prochaines, se sentirent comme rajeunis. Quelques pelewans dont la barbe était grise se rappelèrent le mariage de Darab avec la fille de Pheïlékous, et jugèrent qu'Iskender pouvait être fils de Darab. Ils le reconnurent pour Kéïani et roi de l'Iran, et, à la tête de leurs soldats, descendirent vers les portes. Mais la plupart des Iraniens protestèrent contre cette lâcheté et voulurent rester fideles à Dara. Un grand désordre résulta de ces deux volontés contraires : les uns défendirent les portes, que les autres voulaient ouvrir, et une mêlée effroyable, où les Iraniens s'entre-tuaient, emplit Istakr de son bruit guerrier.

Dara, instruit de ces choses par ses fidèles destours Mayar et Djanousipar, arracha sa barbe auguste et pleura du sang. Pour lui la terre était devenue étroite; Iskender versait sur lui la honte et le désespoir. Le Roi des rois était vaincu et le trône de Kéïan outragé. Suivi de ses destours Djanousipar et Mayar, Dara, fils de Darab, fils de Bhaman, Kéïani, sortit d'Istakr par un souterrain de son palais, et s'enfuit vers le Kerman lointain.

Pendant ce temps les soldats qui essayaient de défendre les entrées de la ville commençaient à plier; ils devenaient de moins en moins nombreux























































































































































































chées. Elle avait dénoué sa ceinture et fait glisser sa robe de son épaule à son sein odorant comme la fleur argentée du késara; mais elle s'était endormie, et ce sein pur comme les neiges de l'Albroz avait retenu la transparente étoffe brodée d'or.

Comme elle l'avait contemplé quelques instants auparavant, Rustem contemplait Indûmati. Mais c'était avec l'effroi du sacrilège et la joie d'un damné qui aurait surpris l'entrée du ciel. Il sentait que chaque minute de ce bonheur furtif rendait plus irrévocable et plus terrible son désespoir futur. Immobile sur le seuil, il demeura jusqu'au matin plein d'épouvante et d'ivresse, le regard rivé à elle, et il lui rendit cent fois par le désir ce baiser qui s'était penché un instant vers son front et qui semblait encore suspendu aux lèvres souriantes de la princesse.

\* \*

Le jour blafard monta. Il submergea les étoiles et inonda la plaine, et bientôt le soleil apparut comme un vaisseau d'or qui montre sa proue à l'horizon.













aperçut un groupe de guerriers inconnus qui s'avançaient de toute la vitesse de leurs chevaux. Craignant que le choc de la rencontre n'atteignît la fille de Kéïd, il s'arracha d'auprès d'elle et s'élança à travers les serviteurs et les chars de bagages au-devant de ces agresseurs imprévus. En le voyant, les soldats parurent se concerter et ralentirent leur course; mais celui qui marchait en tête tira son glaive et s'avança vers Rustem.

Cet homme était d'une taille surprenante par sa hauteur, et montait un cheval gigantesque. Il était couvert d'une armure de bronze, et la visière de son casque, soigneusement baissée, ne laissait rien voir de son visage.

— Qui es-tu, insensé! cria Rustem. Qui es-tu, toi qui viens t'attaquer à celui qui porte la massue de Féridoun?

— Je suis celui qui ne craint personne, pas plus le roi de l'Iran que le maître du Kanoudj ou le fagfour de la Chine, et je ne sais même pas ce que c'est que Féridoun et sa massue!

— Tu vas l'apprendre, dit Rustem, en détachant de sa selle la massue à tête de vache.

Et il leva son bras de héros, et il l'abaisa, et l'épée de son adversaire se brisa en trois morceaux.













même, née de la mer de Lait; mais Lackmi devenue tentatrice, car la princesse souriait d'un sourire éblouissant, plein d'impérieuses séductions. Elle avait croisé ses mains derrière le cou de Rustem, et, la tête à demi renversée, les yeux humides entre ses cils brillants, à travers ses cheveux emmêlés par la course, elle l'aveuglait de son regard tenace et passionné. Rustem était dompté par une volupté surhumaine; il voyait les lèvres d'Indûmatî se rapprocher de sa bouche, il respirait leur soufïfe. Il demeurait immobile; mais, comme un astre gagne le zénith, ce sourire lumineux monta vers son baiser. Il lui sembla alors que des rayons de soleil s'infiltraient dans ses veines et que son sang était de la lumière. Un bourdonnement de flammes lui remplit les oreilles, il se sentit submergé par uue mer de clarté, et ferma les yeux devant cet éblouissement suprême.

Indûmatî laissa tomber son front sur l'épaule de Rustem.

— O le plus fier des guerriers, dit-elle d'une voix tremblante, fuyons loin des hommes; emporte-moi dans un pays inaccessible.

Mais, pareil au plongeur qui, près d'étouffer, remonte d'un seul effort à la surface de l'eau,





























Lorsque le Médecin fut debout en face du trône, le Kéïani dit :

— Si tu es tel qu'on t'annonce, si ta science est vraiment telle qu'on la promet, les maladies vont s'enfuir de mon royaume; mon peuple désormais ignorera la douleur et ne craindra plus la mort. Nous pourrons nous livrer aux orgies et aux plaisirs sans redouter l'épuisement et la vieillesse précoce; nous serons comme les possesseurs d'un trésor inépuisable.

— O Roi du monde, dit le Médecin, nul n'échappe au trident de Kala et il est une blessure dernière que rien ne peut guérir; mais je saurai garantir ton corps des souffrances et lui rendre la force que les excès lui raviront. Par l'étude longue et patiente de toutes les plantes que produit la terre, j'ai découvert leurs vertus diverses et j'ai su composer des breuvages salutaires qui soulagent des maladies et arrêtent le travail mortel des poisons.

— Es-tu bien sûr de connaître tous les contre-poisons? interrompit l'homme qui avait vidé la Coupe. Je te mets au défi de guérir celui à qui j'aurai versé moi-même une liqueur empoisonnée.

— J'accepte ton défi, dit tranquillement le



































































































— J'ai médité longtemps sur ce sujet et je puis te renseigner, ô maître ! Il n'était pas dans le pouvoir de Çiva de détruire la perle, parce qu'elle avait appartenu à Lackmi ; mais il pouvait la cacher et se résolut à le faire.

— En quel endroit, ô mage ? le sais-tu ?

— Çiva, après avoir longtemps hésité, se décida à cacher la perle dans la tête du Roi des éléphants, et il dit à l'éléphant : « Tu ne mourras jamais, à moins qu'un homme, connaissant le secret, ne triomphe de toi et ne te tue pour s'emparer de la perle. » Iskender, toi seul peux vaincre le formidable roi des éléphants. Tu sais le secret de Çiva. Va conquérir la perle miraculeuse.

— Où est situé le royaume des Éléphants ?

— Vers les sources de la Ganga, dans une forêt interdite aux pieds des hommes.

— Où donc ne pénétrerait pas le pied d'Iskender ? dit le roi avec ardeur.

— Lorsque la perle de Lackmi sera en ta possession, tu n'auras, pour connaître la route du lac d'immortalité, qu'à regarder de quel côté brille l'orient de la perle. Marche de ce côté ; si la lueur change de place, change de route.

Le mage cessa de parler. Iskender rêvait.



et des saphirs, en emplit une large bourse qu'il noua à sa ceinture, puis, armé de la lance, de l'arc et de la massue, le roi envieux de l'immortalité monta à cheval, et seul, sortit de la grande ville d'Ayodya, tandis que le soleil, comme une balle d'or lancée par une main invisible, retombait hors des jardins de l'horizon.

\*  
\*\*

Le roi au visage charmant marcha pendant la fin de la journée dans une plaine pareille à un désert; il aperçut enfin un édifice majestueux et noir sur le ciel obscurci. Il pensa que c'était une pagode et, s'en étant approché, il frappa un coup sur la porte afin de demander l'hospitalité pour la nuit. La porte s'ouvrit toute grande; mais, au lieu des prêtres qu'il s'attendait à voir, s'avancèrent des serviteurs vêtus de pourpre, qui l'aidèrent à mettre pied à terre et emmenèrent son cheval. Le roi entra dans ce palais, qu'il avait pris pour une pagode, et se trouva devant un large escalier de cristal qui s'élevait entre deux murailles d'argent. Au sommet de cet escalier apparut une femme voilée; elle tenait à la main une escar-



























































































































enfin son adversaire; mais le roi de l'Iran avait dressé sa lance, et, bondissant hors de ce portique vivant qui s'écroulait, il laissa l'arme aiguë s'enfoncer dans la chair du roi de la forêt, qui, ne pouvant retenir sa chute, tomba pesamment.

— Lorsque l'aigle a les ailes brûlées, s'écria Iskender, il peut être écrasé par la chute d'une avalanche; mais lorsqu'il a l'essor, que lui importent les rocs et les avalanches?

Cependant l'éléphant blanc, criblé de flèches, meurtri et saignant, faisait des efforts inutiles pour se relever; le poids énorme de son corps le retenait au sol.

Iskender, tranquille, passa sa main par-dessus son épaule et tira de son carquois sa dernière flèche; il banda son arc et visa longuement l'œil droit de son ennemi. Le trait jaillit et s'enfonça profondément dans l'œil du roi des éléphants. Avec sa trompe, et dans un sursaut de douleur, celui-ci l'arracha horriblement et la jeta; mais il mourut aussitôt.

Alors, hors de l'œil vide du cadavre de l'éléphant, glissa une grosse larme blanche qui tomba sur le sol. Elle brillait avec douceur comme la lune dans le ciel de l'automne. Iskender s'élança vers elle et la saisit : c'était















































